

Pierre Marchal, Les Écrits techniques de Freud, L 12

Séminaire d'été 2016 – Vendredi 26 août.

Pierre Marchal : À propos du séminaire I : *Les Écrits techniques de Freud*, (1953-1954).

La Leçon XII - Quelques remarques du côté de l'épistémologie...

Je voudrais introduire mon propos en vous disant l'intérêt qui a été le mien de revenir à ce « premier » séminaire de Lacan qui porte sur *les Écrits techniques de Freud*. Et cela après plusieurs années consacrées à la lecture et à la discussion des dernières avancées de son enseignement. Pour constater que les trois instances du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire sont déjà présentes (ce n'est pas un « scoop » !), mais articulées différemment de ce que permettra, plus tard, le nouage borroméen. Lequel nouage est moins une invention lacanienne qu'une trouvaille, qui « lui va comme la bague au doigt » et qui lui permet de présenter ce qui a été le fruit de tout son travail pendant plus de vingt ans. Avec le nouage borroméen, Lacan ne se contente pas de proposer un nouveau mode d'articulation entre le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire ; il l'utilise pour « redéfinir », « repositionner » ce qu'il en est de ces trois instances. Ce qui est particulièrement vrai en ce qui concerne le Réel, distingué de la réalité. Vrai aussi de la place et de la fonction de l'Imaginaire qui est désormais en charge de faire valoir la dimension de la consistance. Ce qui nous déplace d'une perspective qui, au début de son enseignement, a souvent été lue, à juste titre, comme un effort pour instaurer le primat du Symbolique. Ce qui ne me paraît d'ailleurs pas tout à fait juste : il ne faudrait pas parler du « primat » du Symbolique, mais plutôt de son importance, de l'impossibilité à ne pas en tenir compte, à se contenter de la seule dimension imaginaire. Il ne faudrait pas considérer que la prise en compte du Réel nous amène à minimiser l'importance du symbolique. Qu'on se rappelle la manière insistante avec laquelle, en 1972 encore, dans une conférence à Milan, il réaffirme comment son retour à Freud passait par le signifiant :

« ... il suffit qu'on analyse un rêve pour voir qu'il ne s'agit que de signifiant. Et de signifiant dans toute cette ambiguïté que j'ai appelée tout à l'heure la fonction de déparage [! il s'agit sans doute d'un lapsus : ce dont il parlait plus haut, c'est le dérapage]. À savoir qu'il n'y a pas un signifiant dont la signification serait assurée. Elle peut toujours être autre chose, et même elle passe son temps à glisser aussi loin qu'on veut dans la signification. Tellement sensible dans la *Traumdeutung*. Ça ne l'était pas moins dans *La psychopathologie de la vie quotidienne* (...) ça l'est encore plus dans *Le mot d'esprit*. Cela me paraît essentiel, c'est essentiel. La chose qui me frappe, c'est cette priorité du signifiant. »

Si j'insiste sur cette dimension de la « trouvaille » du nœud borroméen, c'est parce qu'elle introduit la dimension de la *contingence*. Laquelle contingence est essentielle si l'on veut saisir la spécificité de l'expérience analytique, son épistémologie qui la situe dans un tout autre registre que celle de la science que nous disons expérimentale. Celle qui voit le jour en Angleterre dans la deuxième moitié du XVII^e siècle avec la fondation de la *Royal Society of London for the improvement of Natural Knowledge* dont Robert Boyle et Isaac ont fait partie. L'objectif de cette société savante était de développer les sciences naturelles. Sa devise « *Nullius in verba* » indique bien son orientation strictement empirique. Il s'agit d'une rupture avec toute forme de croyance, surtout si elle est religieuse pour ne se fier qu'à l'expérience entendue comme expérimentation. C'est-à-dire : une expérience contrôlée. C'est le règne du « fait » comme le proclame ce proverbe anglais : « un fait vaut mieux qu'un lord maire ». Sans d'ailleurs s'interroger sur ceci qu'un fait est fait (participe passé du verbe « faire »). Il s'agit donc d'un artefact, d'une production humaine et non d'un « donné ».

Il y aurait beaucoup à dire sur cette rupture épistémologique moderne qui ne laisse plus aucune place à la parole et à son économie qui est au centre de « l'expérience » - et non de « l'expérimentation » - psychanalytique. Et ce n'est pas parce qu'il est indispensable, pour la psychanalyse, de « théoriser », de « formaliser » sa « pratique » qu'elle obéit à cette logique empiriste qui, mettant au centre de sa préoccupation le donné factuel, ignore ce qu'il doit au fantasme. C'est sans doute ce qui amènera Lacan à avancer que la psychanalyse n'est pas une science. Ce qui est d'ailleurs, notons le, contestable : on ne voit pas pourquoi une certaine pratique, à savoir expérimentale, de la science pourrait ainsi

monopoliser l'appellation de « science ». Pierre Bruno, dans une intervention récente, faisait remarquer que c'est à ce point que se marque la différence entre la cause et la détermination.

C'est là un enjeu majeur de notre contemporanéité où l'acte thérapeutique est de plus en plus pensé en référence à la causalité scientifique qui prétend relier l'effet à sa cause, ou plutôt à sa détermination, dans une temporalité linéaire. Ce qui a pour effet de forclure cette contingence constituante de l'expérience humaine. La science expérimentale est toute entière centrée sur la modalité de la nécessité.

Il ne vous aura pas échappé qu'à plusieurs reprises, dans ce premier séminaire, Lacan insiste sur ce qu'on appelait, il y a quelques années, la différence anthropologique. L'idéologie de notre époque semble bien ne plus vouloir prendre cela en compte, insistant davantage sur l'ancrage « naturel » de l'humain, ce qui lui permet de privilégier une approche scientifico-naturaliste de l'humain. Sans s'en rendre compte, elle cède ainsi à ce que Lacan, dans ce premier séminaire, repère comme la « séduction » d'une harmonie que nous **pensons** parfaite entre l'animal et son environnement. Lacan ne dit pas : « qui est parfaite », mais « que nous pensons parfaite » ; cette harmonie est donc une hypothèse de pensée qui dessine le cadre de déploiement de la science de la nature et il est donc légitime de nous demander s'il existe une « science naturelle de l'humain ». Et cela d'autant plus que nous analystes, nous acceptons bien évidemment que l'humain est un être vivant, qu'il relève d'une « biologie », mais nous sommes également attentifs à ce que cette biologie est subvertie par le fait que nous sommes des êtres de langage, des **parlêtres**. Je reste convaincu qu'une véritable « biologie humaine » est encore à écrire et que pour ce faire, nous aurions à prendre langue avec les biologistes, plus spécialement les neurobiologistes dont beaucoup acceptent aujourd'hui de ne pas en rester à des hypothèses réductionnistes qui assimilent l'humain à une espèce particulière du règne animal. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point en relisant certains passages du séminaire de Lacan.

Dans le même ordre d'idées, dans le même souci épistémologique, je voudrais rappeler, comme l'a déjà fait Marc Darmon, la manière dont Lacan débute son séminaire, par une référence aux maîtres bouddhistes qui ont une manière toute particulière de répondre aux questions que leurs disciples peuvent se poser et leur poser dans leur « recherche du sens » : « Le maître interrompt le silence par n'importe quoi, un sarcasme, un coup de pied ». Sans aller jusqu'à ces extrêmes, on peut entendre, dans cette pratique paradoxale, une réponse qui n'en est pas une. En tout cas qui ne se situe pas dans la dimension du sens et qui déplace le maître par rapport au savoir. Le savoir du maître, du « supposé savoir » n'est pas dans la réponse « sensée », dans la production d'un sens que chercherait le disciple et qui serait supposé vrai : « Le maître n'enseigne pas **ex cathedra** une science toute faite (...). Cet enseignement est un refus de tout système. »

Est-ce vrai aussi pour le psychanalyste qui, dans le transfert, est placé en position de « sujet supposé savoir » ? Est-ce à dire que le psychanalyste n'a aucun savoir ? Évidemment non. Il faudrait même dire le contraire : c'est à partir de son savoir que le psychanalyste intervient dans la cure. Mais à condition de distinguer savoir et connaissance. Dans **Encore**, Lacan est tout à fait explicite à ce propos :

« Je me suis aperçu que ce qui constituait mon cheminement, c'était quelque chose d'un « je n'en veux rien savoir ». (...) De sorte que s'il est vrai que je dise qu'à votre égard je ne puis être ici qu'en position d'analysant de mon « je n'en veux rien savoir », d'ici que vous en atteignez le même, il y aura une paye ! Et c'est bien ce qui fait que c'est seulement que quand le vôtre vous apparaît suffisant - si vous êtes, inversement, mes analysants – vous pouvez, normalement, vous détacher de votre analyse. Il n'y a, contrairement à ce qui s'émet, nulle impasse de ma position d'analyste avec ce que je fais ici, à votre égard¹. »

Nous savons par expérience-même de la cure que son efficacité ne repose ni sur la mobilisation de nos connaissances, ni sur une interprétation en terme de sens. Autrement dit, la psychanalyse n'est pas une « science appliquée » et le savoir de l'analyste est paradoxalement un « savoir faire » avec son « je n'en veux rien savoir », avec son inconscient. Sinon, la psychanalyse ne serait qu'une science appliquée, ce qu'elle n'est pas. Lacan l'explicitera plus tard encore autrement : l'analyse est un savoir faire avec le **symptôme**. Avec ce que « le sujet a de plus réel », **son** réel qui lui permet de faire tenir ensemble, de nouer les deux autres instances, le Symbolique et l'Imaginaire dont l'intersection produit précisément le sens.

Dans les quelques remarques que je permettrai à propos de la leçon XII, je tenterai d'être particulièrement attentif aux remarques et reprises de Lacan. J'espère ainsi mettre en évidence ce que Lacan a nommé son retour à Freud. En se rappelant que dans la foulée de ce séminaire (et du suivant qui reprend la question du Moi), Lacan écrira « La chose freudienne », sous titrée : « Sens du retour à Freud en psychanalyse ». Il s'agit là de l'amplification d'une conférence prononcée à la clinique neuropsychiatrique de Vienne, le 7 novembre 1955 et parue en 1956 dans **L'Évolution psychiatrique**.

Je me permets de vous en citer un court passage, extrait du premier paragraphe où Lacan tente de dire la « situation de temps et de lieu de cet exercice », à savoir :

« du champ même dont il (Freud) nous a légué le soin et de ceux à qui il en a confié la garde, je (Lacan) dis du mouvement de la psychanalyse où les choses en sont venues au point que le mot d'ordre d'un retour à Freud signifie un

renversement. »

Et quelques lignes plus loin, on peut lire :

« Ce n'est pas d'un retour du refoulé qu'il s'agit pour nous, mais de prendre appui dans l'antithèse que constitue la phase parcourue depuis la mort de Freud dans le mouvement psychanalytique, pour démontrer ce que la psychanalyse n'est pas, et de chercher avec vous le moyen de remettre en vigueur ce qui n'a cessé de la soutenir dans sa déviation-même, à savoir le sens premier que Freud y préservait par sa seule présence et qu'il s'agit ici d'explicitier². »

Le propos semble modeste dans la mesure où en comparant les textes de Freud et « l'explicitation » lacanienne, on a plutôt l'impression d'une véritable réinvention, d'une reprise qui comme toute création prend évidemment appui sur son antécédent.

Comme nous le rappelait Marc Darmon dans l'argument de ce séminaire d'été, les concepts sont vivants ; ils ne sont pas fixés dans l'éternité d'un sens « vrai » où ils fonctionneraient comme des sortes d'holophrases. Sens « gelé » qu'il faudrait à tout prix retrouver. Au contraire, « le concept, c'est le temps » pour anticiper sur **La topologie et le temps**. Temps spécifique de la psychanalyse : la parole de Lacan nous aura introduits à ce qu'aura été Freud.

Toujours dans les premières lignes de la première leçon des **Écrits techniques**, Lacan fait remarquer que pour lire correctement Freud,

« ... il ne suffit pas de faire de l'histoire au sens d'histoire de la pensée et de dire que Freud est apparu en un siècle scientifique. Avec **La Science des rêves**, quelque chose d'une essence différente, d'une densité psychologique concrète est réintroduit, à savoir le sens ; du point de vue scientifique, Freud parut rejoindre là la pensée la plus archaïque, lire quelque chose dans les rêves³. Ensuite Freud revient à l'explication causale. Mais quand on interprète un rêve, on est en plein dans le sens, dans quelque chose de fondamental du sujet, dans sa subjectivité, ses désirs, son rapport à son milieu, aux autres, à la vie même. »

Sans doute tout l'intérêt de la reprise de Freud par Lacan, c'est de nous mettre en garde contre un retour trop précipité vers « l'explication causale ». C'est peut-être par là qu'ont péché les « postfreudiens » : vouloir objectiver le sens, lui donner une consistance positive et explicative. Alors que Lacan, en insistant dès le début de son enseignement sur l'importance du symbolique (dont on verra qu'il ne se réduit pas à la question du langage, celui des linguistes - Lacan fera de la « linguisterie » et pas de la linguistique), il introduit, avec l'aide d'Hippolyte, la dimension de la négativité au cœur même du sens. Ce que Freud aura été, c'est sans doute cette négativité au cœur même du psychisme.

Leçon XII : le schéma optique, modèle de la distinction et l'articulation de l'Imaginaire et du Réel.

Dans cette leçon XII, il est question du schéma optique que Lacan présente comme un outil bien utile pour distinguer et articuler les trois instances structurantes. Je m'attarderai également sur la fin de la leçon où il est question de l'amour, et donc du transfert. « Pour le comprendre (le transfert) – et c'est là le mérite du texte de Freud - il faut comprendre ce que c'est que la **Verliebheit**, ce que c'est que l'amour. »

Cette leçon est occupée par la suite du commentaire par Serge Leclair de « Pour introduire le narcissisme ». J'en viens tout de suite à la troisième partie de ce texte où Lacan relève ce qui est une des difficultés (il dit « énigme ») du texte freudien, à savoir : l'introduction du **Moi idéal** et de **l'idéal du Moi**. Soit deux manières d'articuler le **Moi** et l'idéal : **Idealich** et **Ichideal**.

Je me permets de vous citer un extrait du texte de Freud parce qu'il me semble qu'il oriente la conclusion que Lacan donnera à cette leçon.

« C'est à ce **Moi idéal (Idealich)** que s'adresse maintenant l'amour de soi dont jouissait, dans l'enfance, le **Moi** réel (**Das wirkliche Ich**). Il apparaît que le narcissisme est déplacé sur ce nouveau **Moi idéal (neue Idealich)** qui se trouve, comme le moi infantile, en possession de toutes les perfections. Comme c'est chaque fois le cas dans le domaine de la libido, l'homme s'est ici montré incapable de renoncer à la satisfaction dont il a joui une fois. Il ne veut pas se passer de la perfection narcissique de son enfance ; s'il n'a pas pu la maintenir, car, pendant son développement, les réprimandes des autres l'ont troublé et son propre jugement s'est éveillé, il cherche à la regagner sous la nouvelle forme de **l'idéal du Moi (Ichideal)**. Ce qu'il projette devant lui comme son idéal est le substitut du narcissisme perdu de son enfance; en ce temps-là il était lui-même son propre idéal⁴. »

Je voudrais faire remarquer que Freud ici, même si c'est sans l'explicitier clairement et en ne distinguant pas, comme le fait remarquer Lacan, les plans de l'Imaginaire et du Symbolique, pose déjà les jalons de ce qui fera l'essentiel de la reprise lacanienne. Je veux dire : la dimension de l'autre qui intervient ici sous forme de réprimandes et qui permet au sujet de se distancier par rapport au temps où il était précisément son propre idéal. Désormais l'autre intervient dans la mise en place de cet idéal et sort le sujet du solipsisme du narcissique. Il y a aussi l'idée que l'idéal est « projeté devant

le sujet » ce qui le distinguera radicalement de l'objet **a**, cause efficiente du désir. L'idéal serait, pourrait être la cause formelle (**eidōs**) à condition toutefois qu'elle reste marquée de l'impossible de la castration. Ce que fera d'ailleurs remarquer Hyppolite un peu plus tard, en insistant sur le fait qu'il est problématique de parler, comme Freud d' « une satisfaction par l'accomplissement de cet idéal ». Hyppolite insiste fortement sur le fait que cet idéal est « inaccomplissable parce que c'est en fin de compte l'origine de la transcendance, destructrice et attirante. »

Toute la discussion autour de cette troisième partie du texte se trouve ponctuée par une intervention de Mannoni qui introduit l'idée de structuration. Leclaire venait de rappeler, en citant Freud, la première des remarques complémentaires qui terminent l'article. Remarques que Freud justifie du fait de « l'importance de notre sujet d'étude et l'impossibilité d'en prendre une vue d'ensemble ».

Voici cette première remarque :

« Le développement du **Moi** (*Die Entwicklung des Ich*)

On verra que Lacan proposera de faire basculer cette dimension du développement en une référence à l'histoire (**Geschichte**), dans la volonté de distinguer ce qu'il en est du comportement instinctuel de l'animal et la manière dont l'humain est pris dans son agir propre, manière qui ne peut exclure une narrativité. Nous avons déjà noté que la pente qui semble caractériser notre postmodernité, c'est précisément un retour vers un naturalisme qui n'est pas, dicit Lacan, sans nous séduire. De là une clinique, et même une politique, qui nous pousse vers une perspective axée sur le développement, plus apte à être appréhendé scientifiquement, au détriment de l'histoire, avec ses aléas et surtout sa contingence.

« ... consiste à s'éloigner du narcissisme primaire et engendre une aspiration intense à recouvrer ce narcissisme. Cet éloignement se produit par le moyen du déplacement de la libido sur un **idéal du Moi** imposé de l'extérieur (c'est moi qui souligne), la satisfaction par l'accomplissement de cet idéal. »

Et Leclaire conclut en affirmant que ce mouvement que décrit Freud est « l'image-même du développement ».

C'est alors que Mannoni propose de substituer au terme « développement » celui de « structuration ». Proposition immédiatement reprise et approuvée par Lacan. Et c'est à partir de là que Lacan reprend son fil et intervient assez longuement pour conclure la leçon.

Une structuration qui a lieu au point précisément « où se développe toute l'expérience analytique, au joint de l'Imaginaire et du Symbolique. (...) Il s'agit de savoir quelle est là-dedans la fonction de l'image et de ce qu'il (S. Leclaire) a appelé l'idée ... »

C'est-à-dire, je cite Leclaire auquel Lacan fait référence : un **idéal du Moi** qui n'est plus seulement une image du **Moi**, une « forme » du **Moi** et qui n'est dit « idéal que parce qu'elle n'est pas ce que le **Moi** est ou qu'il a été », mais au contraire « quelque chose qui est au-delà d'une forme du **Moi** (...) et qui se rapproche plus de l'idée ». Je propose ici une hypothèse : le passage de « l'image du **moi** », de la « forme du **Moi** » à ce qui est « au-delà », plutôt du côté de l'idée ; je serai tenté de le penser –ce passage– comme une sorte d'évidement qui ferait référence à ce que Lacan dira plus tard du surgissement de l'écriture : une trace évidée. C'est cet évidement auquel l'enfant est affronté par l'absence maternelle et qu'il ne peut résoudre qu'au moyen du Symbolique.

« ... L'idée, nous savons qu'elle ne vit jamais toute seule ; elle vit avec toutes les autres. » Référence évidente au Symbolique, à l'ordre du signifiant qui n'existe que de renvoyer à un autre signifiant. Et pour fixer un peu les choses (les idées, dit-il !), il propose de revenir à son « petit appareil », le schéma optique qui nous permet de situer l'imaginaire. Notez que Lacan insiste sur le fait que ce schéma fonctionne ici comme un modèle, contrairement au nouage borroméen qui, dira-t-il, n'est pas un modèle, mais une présentation de la structure. Un modèle est une représentation, une sorte de métaphore qui a une valeur heuristique permettant de mettre en évidence les relations entre les termes d'une situation, ici l'articulation de l'Imaginaire et du Symbolique.

Pour déployer l'intérêt de son modèle optique, Lacan prend pour point de départ le fonctionnement de l'instinct animal. Et plus particulièrement la manière dont ce fonctionnement nous fournit une vision d'un monde parfaitement agencé. Un parfait emboîtement, nous dit Lacan, voire une identité de l'**Innenwelt** et l'**Umwelt**. C'est bien ce qui nous séduit. Cette séduction, cette fascination semble bien nous saisir aujourd'hui au point que nous voudrions calquer l'agencement de nos sociétés et des « individus » qui la composent sur cette « harmonie » animale, vue comme particulièrement efficace et dans laquelle tout faux pas n'a d'autre signification qu'une erreur qu'il convient de corriger par une action thérapeutique. C'est le règne de l'ortho ! Ne pourrait-on pas penser que la médicalisation de la psychiatrie et de la psychothérapie favorise, voire met en place cette tyrannie de l'ortho. L'ortho ou le règne de l'instinct.

Toutefois, au-delà de cette séduction, le fonctionnement de l'instinct animal nous instruit sur l'importance extrême qu'y joue l'image. À ce moment, l'animal est « entièrement identique à cette image qui commande le déclenchement total d'un certain comportement moteur lequel (...) renvoie au partenaire ce commandement » qui l'introduit à son tour dans la danse. Et ce de façon automatique. Comme le dit Lacan, c'est un monde clos à deux. Bref, quelque chose comme « la

confusion, la conjonction, en une même manifestation naturelle, de la libido objectale et de la libido narcissique. » Lacan parle aussi de « fixation narcissique, fixation précisément à cette image car c'est cette image et elle seule qu'il attendait ». Pure image, puisque dans nos laboratoires nous pouvons expérimentalement présenter à l'animal un leurre, « c'est-à-dire une fausse image ». Fausse parce qu'elle n'est pas celle d'un partenaire, sexuel ou pas, mais qu'elle se réduit à présenter les caractéristiques majeures du partenaire. Fausse donc parce que pure : « il suffit de présenter ce leurre pour déclencher exactement la même conduite. »

C'est donc de là que Lacan nous propose de partir en nous posant la question : chez l'homme est-ce pareil ? Cette image qui captive l'animal, est-ce un **Idealich**, un **Moi idéal** ?

Pour tenter de répondre à cette question, le « petit appareil » que constitue le schéma optique s'avère très utile. Et Lacan revient sur ce qu'il en est du phénomène physique de l'image réelle, produite par le miroir sphérique, s'insérant dans le monde des objets réels et leur procurant une sorte d'ordonnance imaginaire. Jusque là, affirme Lacan, rien d'autre que la présence de l'image dans le fonctionnement instinctuel de l'animal : « il fait coïncider un objet réel avec cette image qui est en lui. (...) Cette coïncidence de l'image avec un objet réel la renforce, lui donne corps et incarnation » et même efficacité. C'est cette image renforcée, parce qu'incarnée, qui déclenche le comportement instinctuel et mène l'animal à son objet.

Trouve-t-on chez l'homme quelque chose d'identique ? Question difficile parce que chez l'humain, si nous nous intéressons aux manifestations de la fonction sexuelle, nous pouvons constater un désordre éminent. En tout cas, rien qui viendrait manifester l'harmonieuse adaptation entre l'image et un objet réel (le partenaire) dont fait preuve le comportement instinctuel de l'animal. Le comportement humain manifesterait plutôt

« une espèce de fragmentation, d'éclatement, de morcellement de cette image, d'inadaptation, d'inadéquation de cette image, une espèce de jeu de cache-cache, de jeu de non-coïncidence entre cette image et son objet normal, si tant est que nous adoptions cet idéal de norme dans le fonctionnement de la sexualité. »

D'où la question : « comment cet imaginaire en désordre peut-il finalement remplir sa fonction ? » Lacan pose cette question et il y répond, non pas théoriquement par le biais d'une spéculation philosophique, mais cliniquement pourrait-on dire, en posant la question de la fin de la cure analytique. Lacan semble penser que cette question de la fin de l'analyse est quasi « mythique ». Devons-nous la penser comme une issue « naturelle », celle d'un accès au « génital » qui se donnerait comme la « norme » ? Ou au contraire, n'y a-t-il rien là de naturel et convient-il alors de composer avec toutes sortes de contingences liées à la rencontre ? C'est cette seconde option qui est celle de Lacan puisqu'il avance que ce qui compte dans cette affaire, c'est « de voir quelle est la fonction à proprement parler de l'autre, de l'autre humain, dans cette adéquation de l'imaginaire et du réel », de l'image et d'un objet réel.

Cet autre se présente au sujet dans le cadre d'une rencontre et j'aimerais insister ici, en conclusion, sur cette dimension de la rencontre, sa contingence. Elle n'a pas grand-chose à voir avec les « sites de rencontre » où des « experts » sélectionnent des profils qui devraient bien vous convenir. Encore que, même avec toutes ces précautions, toutes ces volontés de contrôler la rencontre pour qu'elle réussisse, bien souvent elle capote. C'est le cas de le dire ! Cela recoupe ce que Lacan disait à l'instant du désordre de l'imaginaire qui caractérise l'humain. La rencontre est toujours marquée par la contingence. C'est pourquoi elle s'inscrit dans une temporalité particulière qui est celle-même du travail analytique : ce fameux « futur antérieur », celui que Lacan introduit avec l'apologue des trois prisonniers (« Le temps logique ou l'assertion de certitude anticipée ») et dont il reparlera dans la leçon suivante, XIII. Contingence dont une analysante témoignait en relatant les circonstances de sa rencontre avec son mari dans un contexte où elle se trouvait pour de toutes autres raisons : « Ça aura été la chance de ma vie ! »

Ici encore, le schéma optique peut nous éclairer. Je devrais dire, pour ma part, « devrait nous éclairer ». J'ai passé beaucoup de temps à tenter de comprendre les détails techniques du schéma optique. Mais la compréhension n'était pas au rendez-vous. Ce que j'ai retenu, c'est l'insistance de Lacan sur la position du « voyant » pour apercevoir l'image réelle que donne le miroir concave. Mais aussi de l'inclinaison du miroir plan. Lacan enchaîne :

« Il nous suffit de supposer que l'inclinaison du miroir, (...) qui n'existe pas au niveau et au moment du **stade du miroir**, est dans la suite incarné, réalisé par notre relation avec autrui dans son ensemble – et dans son ensemble fondamental pour l'être humain, à savoir la relation symbolique, dans la voix de l'autre, ce que dit cette voix, c'est elle qui commande l'inclinaison du miroir. »

Ce qui est à entendre, c'est que, dans cette affaire du schéma optique, qui – je le rappelle – doit nous renseigner sur l'articulation de l'imaginaire et du réel, « la régulation de l'imaginaire puisse dépendre de quelque chose qui est situé d'une façon « transcendante » comme dirait Hyppolite, le transcendant, dans l'occasion, n'étant rien d'autre (...) que la liaison symbolique entre les êtres humains. »

Et Lacan insiste. Il met les points sur les i : « ... socialement nous définissons mutuellement, par l'intermédiaire de quelque chose qui s'appelle la loi, l'échange des symboles, la façon dont nous nous situons les uns par rapport aux autres. »

Et de conclure – et ici cela me paraît assez clair et explicite :

« En d'autres termes, c'est la relation symbolique qui définit la position du sujet comme voyant. C'est la parole, la fonction symbolique qui peut – ceci nous est imaginé par le schéma – définir le plus ou moins grand degré de perfection, de complétude, d'approximation de l'imaginaire. La distinction est faite dans cette représentation entre ce que nous pouvons appeler **Idealich (Moi idéal)** et **Ichideal (L'idéal du Moi)**. **L'idéal du Moi** commande un certain jeu de relations d'où dépend toute la relation à autrui. Et de cette relation à autrui dépend le caractère plus ou moins satisfaisant de la structuration imaginaire. »

Relecture : Érika Croisé Uhl, Louis Bouvet, Dominique Foisnet Latour.

Notes

1. Lacan (Jacques), **Encore**, éditions A.L.I. Leçon I, 21 novembre 1972.
2. Lacan (Jacques), « La chose freudienne. Sens du retour à Freud en psychanalyse », **Écrits**, p. 402-403.
3. On peut entendre ici que la psychanalyse trouve son objet propre dans ce que la science moderne a laissé tomber, a négligé. Bref son objet **a**.
4. Freud (Sigmund), « Pour introduire le narcissisme », **La Technique psychanalytique**, P.U.F, p. 98.